

Robert Kopp (dir.), *La place de La NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle : 1908-1943*
Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de *La NRF* », 2009, 591 p.

Jean-Christian Pleau
Université du Québec à Montréal

La Nouvelle Revue française a célébré en 2009 son premier siècle d'existence. La maison Gallimard — à l'origine simple « comptoir d'édition de *La NRF* », destiné à n'exister que dans l'orbite de la revue — a déployé pour l'occasion un programme éditorial ainsi qu'une série d'événements commémoratifs d'un certain faste : réimpression des deux « numéro 1 » de la revue (celui de novembre 1908, désavoué après coup par Gide et ses amis, et celui de février 1909); exposition à la Fondation Martin Bodmer de Cologne, accompagnée d'un catalogue (*En toutes*

lettres. Cent ans de littérature à La Nouvelle Revue française); publication d'*Une histoire de La NRF* d'Alban Cerisier (l'archiviste attitré de Gallimard) ainsi que d'un volume de *Table et index* des années 1908-1943 préparé par Claude Martin; nombreux colloques et autres manifestations... Il est vrai que la survie, pendant plus d'un siècle, d'une revue dont la vocation littéraire fut célèbre précisément par son exigence, est un événement assez rare pour être souligné. Toutefois, quelque estimable qu'elle puisse être dans son incarnation actuelle, *La NRF* du XXI^e siècle ne se serait pas vu accorder tant d'attention pour son centenaire si elle n'avait pas été quelque chose de plus qu'une revue parmi d'autres : une institution qui, pendant au moins une trentaine d'années, voire un peu plus longtemps, a été au cœur de la vie littéraire française au point de se confondre en partie avec elle. On pourrait ici reprendre le mot souvent cité d'Otto Abetz, ambassadeur du Reich à Paris pendant l'Occupation, et que rappelle Alban Cerisier : « Il y a trois puissances en France : la banque, le Parti communiste et *La NRF*. Commençons par *La NRF* » (p. 227). La phrase, peut-être apocryphe, contient une part d'hyperbole. Mais elle concorde avec d'autres jugements plus nuancés, comme celui exprimé par Benjamin Crémieux qui, dans une conférence de 1941, rappelait « l'importance prise par *La NRF*, le développement de son côté sanctuaire ou petite chapelle qui très rapidement la fit considérer par ceux qui ne l'aimaient pas comme une sorte d'ordre des jésuites littéraire, tout-puissant pour faire ou défaire les réputations, pour anéantir ceux qui n'étaient pas de son obéissance » (texte cité par Catherine Helbert d'après un document du fonds Crémieux de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, p. 343-344).

L'apogée de cette influence de *La NRF* se situe sans contredit sous l'entre-deux-guerres, alors que la revue était dirigée par Jean Paulhan, sous la surveillance somme toute peu contraignante de Gaston Gallimard, André Gide jouant en arrière-plan un rôle d'éminence grise. L'Occupation et le virage pro-allemand imprimé à la revue par Pierre Drieu la Rochelle entraînent la disparition de celle-ci pendant dix ans. Elle reparut en 1953, mais sans retrouver son ancienne prééminence, malgré la présence dans ses pages de nombreuses signatures prestigieuses — celle, par exemple, d'un Maurice Blanchot. Après le départ de Paulhan, en 1966, elle n'est plus qu'une voix parmi d'autres dans le concert parisien. Est-il seulement assuré qu'elle existerait encore si son aura passée et son nom même, inextricablement lié à celui de la « collection blanche », ne lui assuraient la pérennité indépendamment de toute considération commerciale? *La NRF* d'aujourd'hui, ne paraissant plus (depuis une douzaine d'années) que quatre fois l'an et ne prétendant plus depuis longtemps à l'influence qu'elle avait du temps de Gide, demeure sans doute une vitrine utile pour les éditions Gallimard; mais elle est surtout, par son histoire, un gage de prestige, de crédibilité, l'affirmation d'une continuité avec un passé qui a maintenant la dignité d'un mythe. C'est donc par une juste appréciation des choses que la maison Gallimard s'est associée de près aux travaux des historiens de la littérature qui, pour le centenaire, se sont penchés sur la revue — initiative d'autant plus remarquable que le livre savant ne reçoit plus que très rarement aujourd'hui le soutien des grands éditeurs.

Les textes réunis par Robert Kopp dans *La Place de La NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle* sont issus d'un séminaire tenu à la Fondation des Treilles — institution liée au

souvenir de Jean Schlumberger, dont elle conserve par ailleurs les archives — au mois de mars 2009. Il s'agit en quelque sorte des actes d'un colloque, mais d'une ampleur inaccoutumée, les dix-huit communications retenues s'étendant souvent sur une cinquantaine de pages chacune. Un ouvrage de ce genre tient inévitablement de la mosaïque; cet effet de fragmentation se trouve toutefois corrigé par la masse même du livre qui, par accumulation, finit par constituer un tableau assez complet de l'existence de la revue dans ses premières décennies. (Certaines communications du séminaire ont toutefois été publiées ailleurs, ce qui explique par exemple qu'il ne soit pas question de Ramon Fernandez.) Ce tableau se poursuit même au-delà du terme de 1943 marqué par le titre, puisque la trajectoire de Paulhan est évoquée jusqu'à sa démission dans les années soixante et que la conclusion du livre (par Alban Cerisier) esquisse l'évolution de la revue jusqu'en 1977. Les deux contributions de Cerisier, qui ont un caractère panoramique, structurent d'ailleurs heureusement l'ensemble et fournissent une toile de fond aux autres études, généralement ciblées sur des auteurs liés à la revue. Les plus intéressantes parmi celles-ci sont celles qui font un usage soutenu de fonds d'archives de provenances diverses (Centre Jean Schlumberger, Gallimard, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, etc.) et qui, ce faisant, jettent un éclairage nouveau sur les rapports entre les différents acteurs de la revue. Ainsi, la découverte du premier échange épistolaire entre Gaston Gallimard et André Gide infléchit sensiblement ce que l'on savait de leurs relations subséquentes. Bien au-delà du simple plaisir de l'anecdote, ces études apportent les éléments d'une histoire de *La NRF*, envisagée à travers la trajectoire des personnes et l'analyse de corpus individuels. La vie de la revue en tant qu'institution n'est

pas pour autant complètement négligée : l'étude de Pascal Fouché sur Jean Schlumberger, par exemple, apporte des informations concrètes sur les aspects financiers de la fondation de la revue et du comptoir d'édition qui lui est associé. Mais par ailleurs, beaucoup de questions importantes sont passées sous silence, ou ne sont qu'effleurées au passage : quel était par exemple le lectorat de la revue? quel était le profil des abonnés? comment les tirages ont-ils évolué avec le temps? quelle était la position relative de ceux-ci dans le tableau d'ensemble des périodiques littéraires de l'entre-deux guerres? Peter Schnyder, qui se pose brièvement ces questions, n'apporte de réponses chiffrées que pour une seule livraison de l'année 1938. On peut admettre que les questionnements de cet ordre n'aient pas fait partie des visées du séminaire. Une histoire complète de la revue ne peut cependant les ignorer.

Cette réserve n'enlève rien à l'intérêt des études ici réunies. Certes, le public cultivé désireux de prendre connaissance de l'histoire de *La NRF* se tournera sans doute vers des ouvrages plus généraux et plus accessibles que celui-ci, mais le livre édité par Robert Kopp a tout de même le mérite non négligeable d'être quelque chose de plus qu'un recueil de matériaux pour la recherche universitaire et de se prêter aussi au plaisir d'une lecture guidée par la curiosité.